

Chronique de barbarie

Tentative de description d'une avenue parisienne

Autrefois d'Orléans, du Général Leclerc depuis 1947, " Axe Rouge" dans les années 90, l'avenue s'offre à mon regard.

Ça bouchonne d'un côté, ça bloque de l'autre. Dans les deux sens, ça pue et ça crache des décibels. Des bécanes deux temps pétaradent au milieu de voitures dopées au gazole. Au volant de berlines et autres monospaces, portable à l'oreille, des hommes et des femmes au bord de la crise de nerfs grillent clopes et feux rouges. Au-dessus de la mêlée, les mecs – les vrais, les couillus – goûtent la liberté aux commandes de 4x4 aux allures de char d'assaut. Des flics casqués, bottés, armés, debout sur leurs machines, bras tendus et sifflet rageur collé aux lèvres, ouvrent la voie aux cars et fourgons cellulaires en route, toutes sirènes hurlantes, vers la Santé ou le Palais de Justice. Des motards se faufilent, des camions de livraison, hués par les avertisseurs deux tons, trois tons, bouchent les rues voisines. Ici et là des alarmes couinent. SAMU, SMUR, pompiers essaient de se frayer un passage. De rares cyclistes tentent, au risque de leur vie, de renverser la tendance et d'introduire une touche civilisée. Bravo et longue vie à ces téméraires ! Et, au milieu d'un passage piéton, une petite vieille décharnée, canne à la main, tente d'échapper à la fureur des automobilistes scandalisés qu'on puisse marcher aussi lentement.

À Denfert, juché sur son socle, le Lion tourne la tête pour ne pas voir le merdier qui grouille à ses pattes. Pensif, il se fait la réflexion qu'il a vécu de meilleurs moments. Il a levé la patte, en 36, pour saluer les cortèges du Front Populaire ; il s'est fait tout petit en août 44 pour faire de la place aux filles en robes d'été et aux mecs rageurs qui s'accrochaient à lui pour clamer leur joie d'être libérés des nazis et de ce maréchal-là. Il a tremblé pour Rol-Tanguy, le colonel FFI qui avait déclenché l'insurrection depuis son PC, installé sous son museau. Il a rugi les slogans de mai 68 et aurait aimé sauter de son piédestal pour défiler lui aussi – il aurait eu fière allure en tête des cortèges ! Dans son crâne de fauve des milliers de manifs passent, dans un sens et dans l'autre, les syndicats en route vers les ministères, des Parisiens par dizaines de milliers

criant “Non à la guerre !”, la “Gay Pride” roulant du cul vers la Bastille, sans compter les lycéens qui disent non à Fillon, les infirmières, les gaziers. Moments magiques où il se lèche les babines en reniflant le fumet des merguez et des saucisses-frites.

Tout cela se mélange quelque peu dans sa tête de fauve parisien, mais pour rien au monde il ne céderait sa place.

Pour l’instant il fait le gros dos et essaie de se protéger des vapeurs toxiques, des oxydes d’azote et des nuages d’ozone qui lui bouffent la crinière. Il résiste car il n’a pas envie de retourner à l’hosto. Il garde un mauvais souvenir de son exil, à la fin du vingtième siècle, quand on lui a annoncé que sa fourrure était mitée et qu’on l’a traîné de force, loin de son piédestal, loin de Paris. On lui a ouvert le bide, dessoudé les côtes, soudé des prothèses, poncé les coutures, patiné le tout pour lui donner un coloris mode. Il a eu du mal à s’en remettre.

En attendant des jours meilleurs, il fronce les naseaux et rêve qu’un brin d’herbe vient de pousser sur le bitume.

Jacques Bullo